

Echos de festival

NEUCHÂTEL
INTERNATIONAL
FANTASTIC FILM
FESTIVAL

29 juin au 14 juillet 2018

En photo : Anaïs Emery, Directrice
artistique depuis 2006

Pour déterminer le public-cible d'un film qui vous intéresserait :

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films :

<http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse :

<http://filmrating.ch/fr/verfahrenkino/suche.html?search=>

Contenu :

Page 2

Cujo, Lewis Teague, Etats-Unis 1983, CARTE BLANCHE A LIONEL BAIER, 1h33

I Kill Giants / Chasseuse de Géants, Anders Walter, Etats-Unis 2017, FILMS OF THE THIRD KIND, 1h44

Cómprame un revolver, Julio Hernández Córdón, MEXICO, COLOMBIE 2018, EL DORADO SWISS PREMIERE, 1H20, **Prix Outside the Box Award**

Page 3

Vuelven / Tigers are not Afraid, Issa López, Mexique 2017, COMPETITION INTERNATIONALE, 1h23

Koly Padayut dereva / When the Trees Fall, Marysia Nikitiuk, Ukraine, Pologne, Macédonie 2018, COMPETITION INTERNATIONALE, 1h28

Boy, Taika Waititi, Nouvelle-Zélande 2010, WHAT WE DO IN NEW ZEALAND, 1h27

Page 4

Smash Palace, Roger Donaldson, Nouvelle-Zélande 1981, WHAT WE DO IN NEW ZEALAND, 1h40

18^{ème} édition :

Nul ne peut l'ignorer : l'invité vedette du NIFFF fut, cette année, le Canadien David Cronenberg. L'hommage au réalisateur, producteur et scénariste, maître incontesté du fantastique, a permis de (re)voir une sélection de de son oeuvre qui sonde les dérives, phobies, névroses, addictions ou autres rapports des hommes aux technologies et à leur environnement. Lors d'une rencontre avec le public animée par Rafael Wolf, Cronenberg a parlé de son roman, **Consumed** (2014) et évoqué son rapport à l'écriture et aux nouvelles technologies de l'image.



Parmi les autres invités de marque catégorie « vétérans », Jan Harlan, neveu du réalisateur allemand Veit Harlan, beau-frère et proche collaborateur de Stanley

Kubrick, invité pour la célébration des 50 ans de la sortie de **2001, a Space Odyssey** (1968) dont il a présenté la projection au NIFFF.



Pour cette 18^{ème} édition, un Open Air de 530 places a été installé, où l'on a pu voir 18 projections. Le festival a projeté quelque 150 films répartis dans 14 sections. Cette année, le NIFFF a pu se réjouir d'une fréquentation record : 44'000 festivaliers, contre 42'000 en 2017, soit 4,7 % d'augmentation.

Contenu (suite et fin)

Page 4 (suite)

Good Bye Pork Pie, Geoff Murphy, Nouvelle-Zélande 1980, WHAT WE DO IN NEW ZEALAND, 1h45

Page 5

Heavenly Creatures / Créatures Célestes, Peter Jackson, Nouvelle-Zélande 1994, WHAT WE DO IN NEW ZEALAND, 1h39
Mr Wrong, Gaylene Preston, Nouvelle-Zélande 1984, WHAT WE DO IN NEW ZEALAND, 1h28

Page 6

Sicilian Ghost Story, Fabio Grassadonia & Antonio Piazza, Italie, France, Suisse 2018, AMAZING SWITZERLAND, 2h02
Kasane / La Voleuse de Visages, Yûichi Satô, Japon 2018, COMPETITION INTERNATIONALE, 1h40, [Prix du Public](#)

Page 7

Tiere, Greg Zglinski, Suisse, Autriche, Pologne 2017, AMAZING SWITZERLAND, 1h35
Profile, Timur Bekmambetov, Etats-Unis Chypre, Royaume-Uni 2018, 1h45

Page 8

Cutterhead, Rasmus Kloster Bro, Danemark 2018, COMPETITION INTERNATIONALE, 1h24

Dans une classification (quelque peu capillotractée) en quatre chapitres, voici nos 15 favoris parmi les 40 films visionnés :

A. "Il n'y a pas d'enfance s'il n'y a pas de larmes" (Jacques Brault)

Cujo, Lewis Teague, 1983

Donna, Vic, son mari, et leur petit Ted ont des problèmes : elle a un amant (et veut rompre), il a des doutes (et veut mettre le holà). L'enfant, sentant que rien ne va plus, est en proie à des terreurs nocturnes et des crises d'asthme. Rien ne le rassure, ni l'amour de ses parents, ni la prière pour chasser les monstres. En l'absence de Vic (en voyage d'affaires), Donna et Ted tombent en panne, loin de tout, et se retrouvent piégés dans leur voiture par un énorme saint-bernard (Cujo, une brave bête avant qu'une chauve-souris enragée ne le contamine). Le molosse monte la garde, prêt à déchiqueter ces deux proies potentielles si elles tentent de sortir de leur véhicule. Ce seront les plus longues 48 heures de leur vie, sans nourriture, par une chaleur suffocante. Lewis Teague excelle à retranscrire à l'écran ce huis-clos horrifique (conçu par Stephen King). Le montage est tellement habile qu'on croit vraiment voir Cujo se jeter de toute sa masse contre la voiture et fracasser portes et vitres, véritable « béliet » vivant. Le saint-bernard, d'ordinaire parangon de douceur et sauveur de vies... Ici, bavant, le poil raidi par la boue et le sang de ses blessures, sans compter celui de ses précédentes victimes, il surprend et terrifie par ses déchaînements de violence. Sans images de synthèse, Lewis Teague se sert habilement de certains codes de l'horreur pour mieux nous secouer : Cujo surgit du brouillard, et plus le film avance, plus il semble grand,

sale, plus son regard est vitrifié, plus il est redoutable et féroce. Un classique de l'épouvante.



I Kill Giants / Chasseuse de Géants, Anders Walter, 2017

Une bizarre adolescente à problèmes, solitaire, arrogante, coiffée d'un ridicule bonnet à oreilles de lapin, est en conflit permanent avec sa sœur et son frère. Pas de parents visibles. Professeurs et psychologue scolaire s'inquiètent de son obsession pour les Géants, qu'elle cherche à empêcher d'envahir notre monde. Cette fable improbable sur l'adolescence, son lot de problèmes et le deuil, est peuplée de personnages caricaturaux. Le film, sorti directement en DVD et VOD, rappelle - en nettement moins réussi - l'excellent **A Monster Calls** (J.A. Bayona, 2016).



Cómprame un revolver, Julio Hernández Córdón, 2018

L'image du film baigne dans une lumière orange crépusculaire, celle d'un pays régi par des

bandes de narcotrafiquants qui s'entretuent, abusent des femmes et des enfants et les liquident. Le réalisme brutal de cette vision sociale dystopique, montrant des enfants enfermés dans des enclos grillagés, réussit à lier réalisme et magie, grâce à la perception d'une fillette, Huck, qui porte un masque et est déguisée en garçon. Elle vit avec son père, esclave docile d'un cartel, près d'un terrain de baseball dont il s'occupe de l'entretien. Ses maîtres sont des brutes sanguinaires qui ne savent s'exprimer que par la violence et livrent une image terrifiante d'eux-mêmes. Et pourtant, les enfants les attaqueront à la catapulte ... et certains d'entre eux survivront. Un chant de l'espoir et de la résistance, sombre et touchant.



Vuelven / Tigers Are Not Afraid, Issa López, 2017

Estrella (10 ans) vient de perdre sa maman. Comme elle croit aux fées, elle s'imagine être une princesse qui a trois vœux qu'elle peut exaucer. Le premier qu'elle émet : retrouver sa maman. Son vœu est exaucé, mais la mère qu'elle retrouve a pris la forme d'un fantôme inquiétant devant lequel Estrella fuit. Elle trouve refuge dans une bande d'orphelins dont elle découvre l'horreur du quotidien : ils sont les proies vulnérables du cartel local. Estrella devra utiliser ses deux derniers vœux pour aider ses compagnons. Cette perspective enfantine du monde sur l'univers des narcotrafiquants permet de mêler naturalisme et onirisme, visions de cauchemar et séquences d'espoir. Un témoignage poignant sur la brutale réalité so-

ciétale mexicaine, vue à hauteur d'enfants.

Koly Padayut dereva / When the Trees Fall, Marysia Nikitiuk, 2018

C'est l'été en Ukraine. Depuis le décès de son père, Larysa, une adolescente pleine de vitalité et d'énergie, habite avec sa grand-mère et sa petite cousine de cinq ans dans un village isolé où chacun s'observe. La jeune fille crève d'ennui et ne rêve que d'échapper au train-train monotone de la campagne et à la tutelle de sa grand-mère. Elle tombe amoureuse d'un beau voyou, qui lui promet de revenir la chercher quand il aura réussi. Mais comment réussir dans ce monde-là ? Captant le mal-être adolescent, que ce soit dans le cadre faussement idyllique de la campagne ou dans les décors glauques de l'ex-URSS, le film décrit une communauté sans avenir, ni pour les ados, ni même pour la fillette qui rejette, elle aussi, l'autorité de la grand-mère et rêve de galoper, sur une haquenée blanche, vers un monde imaginaire. Entre polar et film fantastique, ce (premier) long métrage, splendide et crépusculaire, est doté d'une image magnifique.



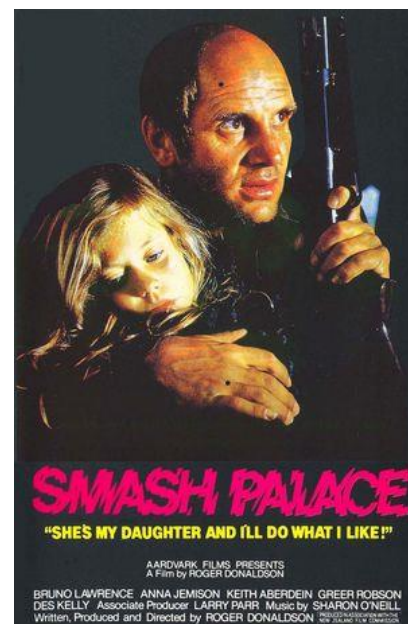
Boy, Taika Waititi, 2010

1984, un village maori sur la côte est de la Nouvelle Zélande. Fan absolu de Michel Jackson, Boy est un « presque orphelin » de onze ans. Sa mère est morte, son père (son héros) est absent. Boy vit chez sa grand-mère, avec des cousins et son petit frère (qui est persuadé d'avoir des superpouvoirs). Après sept ans d'absence, le père (incarné par Waititi) débarque avec deux compagnons de cellule : il vient récupérer le butin qu'il a caché dans un champ avant d'être arrêté et emprisonné. Boy et son petit frère sont prêts à adorer ce grand gamin de père, mais réalisent bientôt qu'il n'est pas revenu pour eux. On retient des scènes de jeux de guerre entre père et fils, la multiplication des trous dans le champ, le déguisement du père qui veut être le Shogun, et surtout d'une parodie de *Thriller* (Michael Jackson) agrémentée de Haka. Sympathique et plein d'humour, ce deuxième long métrage du réalisateur de *Thor : Ragnarok*, raconté à hauteur d'enfant, nous montre des rapports inversés entre des adultes immatures et un jeune garçon qui assume peu à peu le rôle responsable vis-à-vis de son frère et ses cousins, et même, face à son père. Rafraîchissant.



B. Ras-le-Bol, version néo-zélandaise

Smash Palace, Roger Donaldson, 1981



Al Shaw, ex-champion de course automobile, a abandonné la compétition pour exploiter la casse automobile de son défunt père, le « Smash Palace ». Al est un homme aux goûts simples, il aime travailler de ses mains, un père et époux heureux. Mais sa femme meurt d'ennui dans leur morne province néo-zélandaise, loin de la ville. Désœuvrée, elle trompe son mari, puis le quitte en emmenant leur petite fille. Al réagit en kidnappant l'enfant, juste pour passer quelques jours privilégiés avec elle. Frustré, humilié, incapable de comprendre pourquoi sa femme veut changer de vie, l'homme semble prêt à tout, tout en ayant des réactions souvent désarmantes. Drame familial, thriller d'action, avec quelques accents de comédie, le film porte bien son titre : il y a de la casse, des vies sont détruites, on est mal à l'aise... On se prend d'empathie pour le grand perdant. Et on ne le regrette pas.

Good Bye Pork Pie, Geoff Murphy, 1980



Dans la petite ville de Kaitaia, Gerry (19 ans) mène la vie oisive d'une petite frappe pas bien méchante : il zone, et a un grand poil dans la main. Le jour où il trouve un portefeuille et des papiers d'identité, il loue une Mini jaune et part vers le Sud. Il prend en stop John, que sa compagne a quitté, puis Shirl, une blonde en vadrouille. Le trio, sans un sou en poche, roule en direction d'Invercargill, avec bientôt la police aux trousses, vu qu'ils laissent quelques additions impayées. Ils ont beau vendre la Mini pièce par pièce, ils sont toujours fauchés. Les médias et le public se passionnent pour le joy-ride du « gang Blondini » dont ils font des héros. **Good Bye Pork Pie** aura son remake en 2017, réalisé par le propre fils de Geoff Murphy, Matt. Le ton est léger, référence est souvent faite aux Marx Brothers. L'action, comme dans beaucoup de *road movies*, se concentre sur les personnages, les paysages qu'ils traversent et leur désir d'être libres, d'aimer et de rouler vite, sans limites : la jouissance dans la sédition. Cette comédie culte de la production néo-zélandaise peut être vue comme le pendant kiwi de films comme **Sugarland Express** (Steven Spielberg, 1974) ou **Hair** (Milos Forman, 1979).

Heavenly Creatures / Créatures Célestes, Peter Jackson, 1994

Inspiré d'un fait divers qui défraya la chronique dans les années 1950, le film nous emmène dans une bourgade néo-zélandaise paisible et bien sous tous les rapports. Sous ce vernis de bien-séance, l'horreur et la violence couvent. Le film est porté par un duo d'adolescentes, Pauline, sombre, renfermée, asociale et Juliet (Kate Winslet à ses débuts) excentrique, extravertie, affranchie. Elles sont et se sentent si différentes qu'elles en deviennent proches et inséparables. Leur amitié prend la forme d'une relation quasi amoureuse nourrie par l'imagination, non par la sexualité. Les personnages de pâte à modeler qu'elles inventent sont des transpositions de leurs fantasmes. Les parents sont perplexes et impuissants face à cette relation forte et ambiguë qu'ils diabolisent. L'idylle va se muer en drame effroyable : les adolescentes vont se déchaîner, et l'intolérance des uns et des autres générera la tragédie. Baignant entre le fantastique et l'horreur, la saga de ces deux princesses hors du commun et de leur royaume prend forme et vie sous nos yeux, jusqu'au drame final.



C. Surnaturel anxigène

Mr Wrong, Gaylene Preston, 1984



Meg vient de s'établir en ville et s'achète une Jaguar, LA voiture de prestige, symbole d'affranchissement et d'indépendance. Mais tout n'est pas simple avec cette voiture qui semble avoir une vie propre et ne suit pas toujours la direction imposée par sa conductrice. Peu à peu, la jeune femme découvre l'histoire pour le moins choquante de l'ancienne propriétaire, sauvagement assassinée. Meg réalise qu'elle est en danger lorsqu'elle croit voir la victime dans son rétroviseur, tandis que l'auto-stoppeur qui est monté dans sa voiture se comporte bizarrement. La protagoniste rencontre plusieurs prétendants amoureux, tous des Mr Wrong. Sans effets spéciaux numériques, **Mr Wrong** parvient à nous donner la chair de poule. Hitchcock s'intéressait aux droits de ce roman d'Elizabeth Jane Howard, mais la mort l'a pris de vitesse.

Sicilian Ghost Story A. Piazza & F. Grassadonia, 2018

1996. Dans un village sicilien, aux confins d'une forêt, Giuseppe di Matteo, 13 ans, est enlevé par de faux policiers. Luna, une camarade de classe qui l'aime, se met

à sa recherche. Au grand dam de leurs familles respectives qui respectent l'*omertà* sur cette disparition liée à un règlement de compte mafieux. Luna, consciente de courir des risques, s'obstine à rechercher Giuseppe, et tente de pénétrer le monde obscur où son ami est retenu prisonnier. Leur amour indéfectible pourra-t-il les sauver ? **Sicilian Ghost Story** revisite le mythe de Roméo et Juliette dans le monde impitoyable de la mafia. Inspirée d'un fait réel de 1993, l'histoire dramatique de la jeune victime, fils d'un mafieux repent, bouleverse. Les scénaristes et réalisateurs ont relu les minutes des procès intentés contre les criminels et parcouru les lieux où le jeune garçon a été enfermé pendant 779 jours. Fiction et réalité, cauchemar et rêve s'entremêlent, et nous font assister au calvaire cauchemardesque entrecoupé d'optimistes trouées oniriques de l'improbable couple amoureux.



Kasane / La Voleuse de Visages, Yûichi Satô, 2018

Fille défigurée d'une actrice célèbre pour sa beauté, Kasane Fuchi est une bonne comédienne dont la balafre éclipse le talent. Mais le rouge à lèvres magique que lui avait remis sa mère avant de mourir va tout changer : chaque fois que Kasane l'applique

et embrasse quelqu'un, elle peut voler le visage de cette personne. Cet héritage va ouvrir pour la jeune femme des possibilités infinies... Elle se rapproche d'une ravissante comédienne sans talent, Nina Tanzawa. Le baiser permet l'échange, d'abord consenti, puis subi. Beauté sans talent ? Talent sans beauté ? Seule la conjonction des deux est une vraie bénédiction. Au rythme du changement de faciès, la relation toxique et le rapport de forces des deux actrices s'intensifie jusqu'au dénouement tragique. Ce thriller fantastique, mâtiné de magie noire, qui se joue en grande partie dans le monde du théâtre, est inspiré d'un manga homonyme de Daruma Matsuura.

trouve confrontée à d'étranges animaux (un chat égyptien, un oiseau, une carcasse de mouton...) qui ont probablement chacun une valeur symbolique.



Tiere, Greg Zglinski, 2017

Entre Anna, écrivain, et son époux Nick, compilateur de recettes de cuisines, la situation est tendue : il la trompe et elle le sait. Une balade dans les Préalpes suisses pourrait-elle sauver leur couple ? Ils confient la garde de leur appartement viennois pendant leur séjour en Suisse à une jeune femme qui ressemble étrangement à Andrea, la rivale d'Anna. Sur la route des vacances, le couple tue accidentellement un mouton. Dès lors, Anna navigue dans le flou, sa raison lui joue des tours, elle se

Dans ce mystérieux thriller tourné au cœur du paysage helvétique, les rapports temporels et spatiaux sont totalement chaotiques, les repères perdus. Le spectateur - comme les protagonistes - est incapable de distinguer le vrai du faux, le passé du présent. L'incertitude est telle qu'il est impossible de savoir dans l'imagination de qui on est plongé ... et si c'est bien une imagination ... Chaque interrogation laissée sans explication épaissit le mystère, et intensifie le plaisir à errer dans ce jeu de pistes où les notes humoristiques inattendues maintiennent notre intérêt et piquent notre curiosité.

D. Réalisme anxigène

Profile, Timur Bekmambetov, 2018

Dans ce quinzième long métrage du cinéaste russe Timur Bekmambetov, l'action se déroule sur l'écran d'ordinateur. Profile est basé sur une forme narrative cinématographique qui exploite toutes les ressources de l'écran d'ordinateur; textos, chats, discussions Skype, rappels, envoi de

fichiers, conférences, etc... Le premier film adoptant cette forme était **Unfriended**, en 2015, une histoire d'épouvante à propos d'un suicide suscité par du harcèlement en ligne. **Profile** s'inspire du livre de la journaliste française Anna Erelle, **Dans la Peau d'une djihadiste**, où elle raconte comment elle a pu, grâce à un alias sur Facebook, et en prétendant qu'elle s'était convertie à l'Islam, infiltrer un circuit de recrutement de Daech.



Une journaliste fait la connaissance de Bilel, combattant en Syrie, qui, dès la deuxième discussion, lui propose le mariage si elle est vierge et porte le hijab. Elle se prend presque au jeu, et ira jusqu'à Amsterdam. Mais un changement de programme imposé par Bilel (et quelques découvertes perturbantes sur ce futur mari) la ramènent à la raison. Elle boucle son enquête qui est publiée en mai 2014 dans Paris Match. Ayant découvert sa véritable identité, Daech a lancé une fatwa contre elle. La journaliste vit désormais sous un autre nom à une autre adresse. Ce film expose de manière intelligente et convaincante le rôle fort dangereux des nouvelles technologies et de leurs multiples ressources. Tout se joue sur les divers écrans que peut faire apparaître un ordinateur, et sur les risques de faire un faux clic ou lancer un terme impropre dans les moments où plusieurs sources de communication avec divers correspondants sont actives en même temps. *Errare*

humanum est. Sed perseverare diabolicum...

Cutterhead, Rasmus Kloster Bro, 2018



Rie est attachée de presse d'un gigantesque chantier de construction souterrain : le métro de Copenhague. Un projet qui illustre la collaboration intereuropéenne, un méga-chantier, une technologie de pointe que la jeune femme est censée mettre en évidence. Mais soudain, l'alarme se déclenche.

La Danoise se retrouve piégée avec deux ouvriers (un Croate et un Erythréen) dans un espace confiné, pressurisé, dans lequel ils doivent partager l'angoisse extrême qui les gagne, l'eau, la lumière et l'oxygène qui viennent à manquer. Au dehors de leur espace exigu, le feu fait rage. Donc pas de fuite possible.

Rapidement, l'instinct de survie les accule aux limites de leur humanité et les dernières scènes offrent un état des lieux peu glorieux. Il faut voir cet excellent *survival* claustrophobe qui a été tourné avec trois francs six sous dans le vrai chantier du métro de Copenhague.

Un festival est bon s'il se singularise par sa programmation, ses invités, son accessibilité. Pari gagné, une fois encore. Le NIFFF peut se targuer d'une longue liste d'invités prestigieux, d'ici et d'ailleurs, et

il n'a pas failli cette année. Le système de billetterie est suffisamment rigoureux pour que chacun puisse accéder aux films qu'il souhaite. Et ce fut un véritable bonheur, cette année, de (re)découvrir le cinéma néo-zélandais. Bien sûr, il y a les films trash, gore, extrêmes, qui réjouissent les festivaliers en quête d'émotions fortes et enclins à brailler gaîment avec leurs coreligionnaires. Mais il n'y a pas que ça : preuve en est le florilège décrit ci-avant. Pour toutes informations sur le palmarès, je vous renvoie au site du festival ou au blog de la TRIBU des jeunes cinéphiles (voir ci-dessous). Et je vous suggère vivement de venir tester la manifestation, pour sa 19e édition, en 2019.

Pour en savoir plus

Le site officiel du NIFFF : <https://www.niff.ch/>

Le blog de la TRIBU des jeunes cinéphiles, avec plus de 40 contributions sur des films du festival et des critiques audio réalisées lors de l'atelier mis sur pied par e-media et le NIFFF : <https://latjc.wordpress.com/>



Suzanne Déglon Scholer chargée de communication PromFilm Ecoles, juillet 2018



David Cronenberg, lors de la rencontre du 12 juillet 2018 avec le public du NIFFF, manifestation animée par Rafaël Wolf (RTS). (photo SDS).